



LA PRÉSENCE
DU CHRIST EST
DANS L'INSTANT
QUI PASSE

DIALOGUES AVEC LE PÈRE PIGI BERNAREGGI

■ *En couverture, le père Pigi, de dos,
indique le Bairro Providencia, à Belo Horizonte.*

Photo de Neófito Oliveira

Préparation et révision : Isabella Alberto
Conception graphique : Derval Braga
Traduction : Isabelle Rey

© 2021 - Traces - Litterae Communionis
© Fraternità di Comunione e Liberazione
pour les textes de Julián Carrón

Pier Luigi Bernareggi (1939-2021), dit Pigi, a été l'élève de Monseigneur Luigi Giussani, fondateur du mouvement Communion et Libération, dans les années 50, au Lycée Berchet de Milan. C'est là qu'il a rencontré l'expérience de « GS » (Gioventù Studentesca, le noyau d'origine de CL, auprès des lycéens), et c'est à partir de cette histoire qu'il est parti en 1964 comme missionnaire pour le Brésil, où il est arrivé avec d'autres étudiants. Il a été ordonné prêtre à Belo Horizonte. Pendant quelques années, il a enseigné la philosophie et la théologie à l'université pontificale catholique du Minas Gerais.

Il a surtout été une présence historique dans le quartier Primeiro de Maio, où il était curé de la paroisse de Todos os Santos ; il y a construit plusieurs églises et s'est dépensé pour la création de véritables communautés fraternelles et solidaires.

Pendant de nombreuses années, il s'est consacré à la lutte pour le droit au logement des habitants les plus démunis.

Après avoir fêté ses cinquante ans de sacerdoce en 2018, à l'âge de quatre-vingts ans, il avait déménagé dans la maison Convivium Emaús, où vivent certains prêtres âgés du diocèse de Belo Horizonte. C'est là qu'il est décédé le 22 janvier de cette année, après une chute alors qu'il marchait dans la cour.

Ce livret est un hommage au père Pigi, à travers le souvenir des dialogues informels, beaux et suggestifs qu'il a eus au fil des ans avec les amis du mouvement, en particulier avec Marco Montrasi (Bracco), responsable de CL au Brésil. La plupart de ces conversations ont eu lieu en compagnie de Rosetta Brambilla (Rosa), elle aussi missionnaire au Brésil depuis plus de quarante ans et sa grande amie. C'est à elle que Pigi a écrit la lettre qui conclut la partie qui recueille ses textes. Le livret se termine sur les derniers messages du père Julián Carrón qui lui sont adressés ou dédiés.

INTRODUCTION

Dès que j'ai appris la mort de Pigi, j'ai immédiatement eu l'envie de rechercher les textes et les enregistrements de nos dernières rencontres. Je voulais retrouver les souvenirs de Pigi, car ces dialogues ont vraiment été des jalons pour moi, quelque chose qui m'a touché pour toujours. Il était impossible de ressortir inchangé après une rencontre avec lui. Chaque moment que nous avons passé ensemble était vraiment un cadeau que j'ai reçu, inattendu. Aussi, chaque fois que j'allais à Belo Horizonte, je ne pouvais m'empêcher d'aller le rencontrer.

Pigi était comme un lieu sûr pour moi. Non pas au d'un refuge, mais d'un port d'où l'on part vers des lieux inconnus, vers la mer infinie. Il me faisait toujours découvrir quelque chose de nouveau sur le charisme que j'ai rencontré comme une réalité vivante. Ce n'était pas seulement le passé qu'il avait vécu au début de *Gioventù Studentesca* qui donnait à ses yeux cet éclat, mais quelque chose qu'il portait en lui. Pour moi, c'était vraiment comme si je voyais en lui le cœur de ce que j'avais vu, de l'expérience humaine que j'avais vue vibrer chez don Giussani.

Un autre point fondamental quand je pense à Pigi est la miséricorde de son regard. Dès les premières fois que je l'ai rencontré, après avoir parlé avec lui, le désir de me confesser a toujours surgi en moi. C'était comme la conséquence naturelle du fait de vouloir plonger dans cette miséricorde.

Ainsi, ces pages contiennent des textes qui sont comme de petits souvenirs que j'ai rassemblés, avec le désir et la demande à Dieu de pouvoir avoir Pigi de plus en plus dans le coin de l'œil.

Marco Montrasi (Bracco)

■ Marco Montrasi avec le père Pigi
à l'occasion de l'anniversaire de son ordination sacerdotale.



LA MISÉRICORDE ET LA THÉOLOGIE DU PEUPLE

Un dialogue avec le père Pigi sur le thème de la « théologie du peuple », et les provocations du pape François qui ne nous laissent pas tranquilles (publié dans Tracce, juillet/août 2015).

par Marco Montrasi

Bairro Primeiro de Maio, périphérie de Belo Horizonte. Nous déjeunons chez Rosetta Brambilla, qui vit ici, près du père Pigi Bernareggi, depuis plus de trente ans. Pigi et Rosetta ont été parmi les premiers à partir en mission après la rencontre avec le charisme de don Giussani. Ils sont au Brésil depuis cinquante ans. Rosetta travaille avec des enfants et des adolescents ; Pigi, brillant philosophe, fils d'une famille aisée de Milan, se consacre aux plus pauvres. Il est allé vivre dans les *favelas* de Belo Horizonte, parmi son peuple. Il est devenu un « berger avec l'odeur des brebis », selon la belle image du pape François. Cela me fait toujours du bien de le rencontrer. Des yeux vifs qui inspirent à la fois la sympathie et la miséricorde, et me rappellent beaucoup le regard de don Giussani. Du reste, il ne cesse de citer ses phrases, les chansons ou les histoires qui, nous le verrons, façonnent encore son cœur et sa vision des choses. C'est donc vraiment un plaisir de converser avec lui.

J'avais lu un article, écrit par celui qui était alors le cardinal Bergoglio, sur le concept de « théologie du peuple » (*paru en Italie dans Avvenire le 26 avril 2015, ndlr*) dans lequel le futur pape mettait en avant la richesse de la religiosité populaire en Amérique latine. De nombreuses interrogations et quelques découvertes me trottaient dans la tête ; alors, pendant le déjeuner, j'ai posé de nombreuses questions au père Pigi et un dialogue en est ressorti, qui, à la veille du voyage de François en Amérique latine, peut nous aider à comprendre quelque chose de plus de la relation entre le Pape et « son » peuple.

L'un des points qui m'a le plus aidé dernièrement est ce que le Pape a dit sur la grâce de se sentir pécheur. Ce qui nous dégoûte le plus peut devenir une grâce : quelque chose d'absurde, à première vue !

Pigi : « Oh ! Si tu savais combien je t'aime... ». Oh ! Si tu savais combien je t'aime, il faudrait que tu reviennes, Jérusalem, et le poids de tes péchés te ferait marcher plus vite. En réalité, les péchés te pousseraient, t'éloigneraient de moi. D'abord l'amour du Christ, la grâce prévenante, puis notre retour. Mais s'il n'y avait pas d'abord l'amour du Christ, nous ne pourrions pas revenir.

Mais pourquoi résistons-nous à ce retour ? Pourquoi le poids de nos péchés est-il plus fort que notre abandon ?

Pigi : Parce qu'il y a le péché originel. L'amour du Christ a créé un champ magnétique contre l'attraction gravitationnelle du péché ; c'est même une force supérieure, qui est le désir de revenir, la tendance au retour. C'est pourquoi il est inutile de parler des erreurs, mais il faut parler de l'amour du Christ, car c'est ce qui pousse l'homme à bouger, presque automatiquement. Mais si personne ne me parle de l'amour du Christ... Je le vois ici avec les jeunes, qui commencent le trafic de drogue à treize, douze, onze ans. Et maintenant, ils veulent même réduire l'âge de la responsabilité pénale...

Quand le Pape parle de religiosité populaire, il n'en parle pas comme d'un phénomène folklorique, mais comme d'une richesse très importante en Amérique latine : ici, au Brésil, par exemple, ce phénomène a eu et a encore une grande importance.

Rosetta : Mais ce n'est plus comme cela, maintenant, Pigi...

Pigi : Ce n'est pas que ce n'est plus comme cela maintenant ; c'est plus caché, si on considère les nouvelles générations, mais la racine reste. La racine n'est pas notre capacité, mais c'est la grâce du Christ. Il suffirait que quelqu'un le dise à chaque coin de rue. Comme l'histoire de ce trafiquant ami de Rosetta. Raconte-la !

Rosetta : Lors d'une fête dans le quartier, il y avait un des chefs des narco-trafiquants. Après la fête, il vient me voir et me dit : « Pourquoi tu me regardais ? » Je réponds : « Parce que je voulais te regarder ». Il dit : « Mais tu sais ce que j'ai fait ? » Et moi : « Je ne te regardais pas à

cause de ce que tu as fait, mais parce que ton cœur cherche ce que le mien cherche aussi. » Il m'a demandé s'il pouvait venir me voir, j'ai dit « Bien sûr ! ». Il est venu plusieurs fois et nous sommes devenus amis. Puis un jour, il s'est fait tuer.

Pigi : Cela s'appelle la grâce *prévenante*. Le regard du Christ anticipe notre conversion. C'est exactement ce que décrit le tableau *La Vocation de saint Matthieu*, du Caravage, cité par le Pape. Ici, il y avait un gars, Marcelino. Il avait déjà tué vingt-deux personnes. Un jour, une journaliste est venue m'interviewer, car on disait que les trafiquants terrorisaient la *favela*, et son journal avait reçu une dénonciation selon laquelle une vieille femme avait été jetée hors de sa maison pour y installer une « *boca de fumo* », un point de vente de drogue. Je lui ai dit que je n'en savais rien, mais que si c'était vrai, c'était sûrement quelque chose de mal. Le lendemain, en première page, mon nom apparaît : « Le père Pigi dénonce le trafiquant Marcelino ». Et j'ai reçu un appel anonyme : on me disait que je devais partir immédiatement, car Marcelino m'avait déjà condamné à mort. Je n'ai pas dormi de la nuit, mais au matin, une idée m'est venue. J'avais reçu en cadeau un visage du Christ sculpté dans le bois, magnifique. Je l'ai pris et je suis allé à la *favela* pour chercher Marcelino. Quand je suis arrivé, une personne m'a arrêté et m'a demandé ce que je voulais : je lui ai dit que je voulais parler à Marcelino au sujet de l'interview, alors il m'a dit d'attendre et, dix minutes après, Marcelino est arrivé. J'ai expliqué la raison de ma visite et il m'a d'abord montré l'endroit où il avait rangé sa fourgonnette (effectivement, juste là où il y avait avant la baraque de la vieille dame), puis il a dit : « Maintenant, viens avec moi ». J'ai pensé : maintenant, il va me tuer. Nous entrons dans une ruelle et, à un moment donné, au bout, nous voyons une maisonnette qui ressemblait à celle de Blanche-Neige : briques apparentes, rideaux aux fenêtres, sol rouge, le lit, la salle de bain, tout neuf. « Regarde, c'est ici que la vieille dame vit maintenant. » Alors je me suis exclamé : « Oh, Marcelino ! » Et je lui ai donné le Christ que je portais. Je n'ai jamais vu sur le visage d'une personne un sourire aussi vrai que le sien à ce moment-là. Puis il a repris sa rudesse et m'a dit que je pouvais partir. Dieu merci, je suis encore en vie. Mais le sourire

de Marcelino lorsqu'il a rencontré le visage du Christ était quelque chose d'incroyable. C'est ce qu'on appelle la grâce *prévenante*. Depuis ce jour, je n'ai jamais revu Marcelino.

Mais cette histoire ressemble à ce qu'écrit don Giussani dans *Pourquoi l'Église quand il parle de l'unité de vie générée par la foi, de ces bandits qui, au Moyen Âge, priaient avant d'aller voler...*

Pigi : C'est une racine. Les gens reçoivent cette racine dans le sein maternel. Il ne faut jamais partir des défauts, des limites. Mais communiquer simplement l'expérience du Christ.

Rosetta : Mais aujourd'hui, cette racine semble ne plus exister...

Pigi : *Semel assumpta, semper assumpta*. L'origine, une fois assumée, l'est pour toujours. Le Christ a pris notre chair humaine et, une fois revêtu, il l'a prise pour toujours. Le Christ ne revient jamais en arrière. Il n'y a pas besoin d'une autre incarnation. Il est tout en tous. On ne peut plus regarder quelqu'un en pensant qu'il n'est pas en relation avec le Christ. Et ce n'est pas vrai que cette racine n'existe plus. Si tu aides quelqu'un à en prendre conscience, cette racine apparaît immédiatement. Il en faut peu, un rien suffit. Après le retour du Christ au Ciel, le Ciel est la racine. La racine de chacun de nous.

Dans cet article, le Pape écrit à un moment donné : « Je regrette quand quelqu'un dit : "Ceux-là, il faut les éduquer..."". La première hérésie de l'Église est le gnosticisme. Même de nos jours, il peut y avoir des attitudes gnostiques au sujet de la spiritualité ou de la piété populaire ».

Pigi : Le gnosticisme réduisait la religion à une compréhension intellectuelle. Le christianisme est la reconnaissance d'une réalité imprévisible, totalement inimaginable, mais qui s'est produite. Ou plutôt, qui est en train de se produire. Pas dans le passé qui n'existe plus, pas dans l'avenir qui n'existe pas encore, mais en cet instant, en cet instant qui est déjà passé. C'est là. Sinon, nous serions tous des ratés, avec nos pauvres plans pastoraux. Il faut s'immerger parmi les gens avec cette humilité, ce qui ne veut pas dire apporter le Christ aux autres, mais aider les autres à découvrir le Christ qui est déjà là. C'est ce qu'a dit le Pape en parlant de don Giussani, qui n'a jamais eu l'intention de

fonder quoi que ce soit, mais seulement de proposer le christianisme dans ses éléments originaux.

Je lis un autre passage de l'article : « Lorsque, en tant qu'Église, nous nous rapprochons des pauvres pour les accompagner, nous constatons qu'ils ont un sens transcendant de la vie. La vie dépend de Quelqu'un. Tout cela se trouve au plus profond de notre peuple. C'est un point essentiel dont nous devons prendre soin, car c'est un trésor pour l'Église d'aujourd'hui ».

Pigi : L'Église se répandra là où seront les personnes qui attendent le plus. Et ce que chacun attend n'est pas directement lié à ses idées, comme le suppose le gnosticisme. Ce que les gens attendent, ils l'attendent de tout leur être. L'important, c'est qu'il y ait quelqu'un qui attende. D'ailleurs, il est inutile de trop parler de Dieu et de la Sainte Vierge aux jeunes enfants ; il faut les aider et les encourager à attendre.

L'homme moderne attend aussi, mais c'est comme s'il manquait une réponse.

Pigi : C'est « comme si », parce que la réponse existe déjà.

Notre problème est que nous pensons déjà tout savoir.

Pigi : « Quand pourrai-je voir ton visage ? » C'est vers ce « quand » que s'oriente l'humanité des personnes. Adriana Mascagni a chanté ce psaume : « Comme un cerf altéré cherche l'eau vive, ainsi mon âme a soif de Toi, mon Dieu ». C'est vrai même pour l'homme le plus stupide de la terre... Il faut savoir s'adresser à ce point qui existe en tout homme. Giussani touche cette corde sensible qui existe en chacun de nous. J'essaie toujours de me raccrocher à cette attente, dans mes homélies. Et c'est cette attente qui se fait sentir. « J'ai un caillou dans ma chaussure, aïe ! Ça me fait très mal, très mal, aïe ! ». Giussani avait l'habitude de nous chanter cette petite chanson pendant ses cours. ■

**Note: Les hérésies gnostiques, très importantes dans les premiers siècles du christianisme mais qui survivent atténuées aujourd'hui encore, prétendent que l'accès à Dieu implique une connaissance spécifique qui n'est pas accessible à tous, mais seulement aux initiés qui se consacrent à son étude.*

LA PLÉNITUDE DES TEMPS

Notes d'un dialogue avec le père Pigi lors des vacances nationales brésiliennes de Communion et Libération (Serra Negra/São Paulo, 29 juillet 2016).

Bracco : Nous avons invité Pigi à échanger avec nous sur le parcours que nous sommes en train de faire, en particulier le chemin des Exercices de la Fraternité, sur le thème de la miséricorde [« Je t'ai aimé d'un amour éternel, j'ai eu pitié de ton néant »], pour tenter de pénétrer plus profondément dans le mystère de ce mot et de comprendre ce qu'il signifie aussi dans l'expérience.

Pigi : On m'a dit qu'il s'agirait d'une assemblée, donc ne vous attendez pas à un cours ou une conférence de ma part. Ce que je peux faire, c'est vous aider en répondant à vos questions, qui sont toujours un signe d'intelligence. Celui qui demande exprime ce que son esprit recherche. Le point d'interrogation ne signifie pas le point final, il est façonné par la recherche que nous effectuons. En ce sens, je suis à votre disposition pour tout ce que vous souhaitez communiquer, clarifier ou demander.

Intervention : Pigi, je suis enseignant et puisque tu as dit que la question est l'expression de la personne, il y a quelque chose que je veux entendre de toi et comprendre. Comment s'est déroulé le défi que don Giussani a lancé au début ? Parce que ce que je vois en moi, c'est la peur. Dans le livret des Exercices, Carrón dit : « Sans vouloir rien imposer de l'extérieur, depuis son premier jour d'école, don Giussani s'en remet au tribunal de ses élèves et soumet sa proposition à leur jugement ». Et il disait : « Je ne suis pas ici pour que vous repreniez à votre compte les idées que je vous donne, mais pour vous enseigner une méthode vraie pour juger ce que je vous dirai ».

D'après mon expérience, je porte ce trésor en moi, mais souvent, devant les élèves, c'est comme si j'en doutais, comme si j'avais peur. Pour moi, c'est une certitude, mais devant les élèves, je me sens impuissant. J'aimerais donc que tu nous dises comment tu as vécu ce défi que don Giussani vous a lancé.

Pigi : Dans ce passage, Carrón lui-même est assis sur le banc avec nous, pour voir comment don Gius attaquait, pour ainsi dire, ses élèves. C'était une véritable attaque ; en effet, ne pensez pas que ce changement d'époque ne date que d'aujourd'hui. Lorsque j'étais en Italie, nous étions complètement plongés dans ce qui était le point d'arrivée de ce changement d'époque. Ce n'est pas un changement qui se compte en jours ou en mois, c'est un changement sur cinq cents ans, cela doit faire six cents ans maintenant que le changement de cap de la culture occidentale a commencé. Ainsi, le poids d'une culture totalement étrangère, ennemie de fait du christianisme, pesait quotidiennement sur nos épaules. En réalité, ce n'était pas un grand fardeau, car aucun d'entre nous, du moins dans ma classe, n'était plus chrétien ou se disait tel. Et quand don Giussani est entré dans la classe, il a trouvé un mur hostile, plein de préjugés et hostile. Ce n'était pas l'un ou l'autre qui n'était pas d'accord sur quelque chose, c'était toute la classe qui prenait parti contre lui. Et avec son tempérament, il a accepté la guerre. Dès le premier moment, il se présentait avec un défi. Il disait : « Je vous lance un défi. » Ces paroles étaient comme un refrain qu'il répétait pendant les trois années de lycée. Il ne se passait pas un cours sans qu'il lance ce défi. En quoi ce défi consistait-il ? Il nous incitait à être loyaux vis-à-vis de notre expérience. Ce qui sortait de la bouche de don Giussani, c'était le terme « loyauté ». « Soyez loyaux envers vous-mêmes. » L'appel à la loyauté était l'appel aux exigences et aux évidences fondamentales de notre personne, face à ce qu'il nous proposait. Cette attitude combative nous obligeait à nous jeter dans la mêlée. Les objections naissaient à profusion, surtout de la part des élèves les plus doués pour la dialectique, dont l'élan était plus évident. Et lorsque les objections surgissaient, il ne se montrait jamais offensé, mais exprimait sa gratitude envers celui qui avait le

courage combatif de l'affronter dans la bataille. Mais le plus grand adversaire n'était pas notre classe, c'était notre professeur de philosophie. À cette époque, il y avait trois années d'histoire de la philosophie au lycée. Ce professeur apprécié, ce très cher ennemi, était Mario Miccinesi, qui avait étudié à la plus prestigieuse académie de philosophie d'Italie, l'université de Pise. Il possédait une capacité dialectique très raffinée, pour ainsi dire. Les élèves échangeaient avec ce professeur de philosophie et élaboraient avec lui les objections qui sortaient de la bouche de notre camarade, avec toute la pression de la culture philosophique la plus raffinée de l'époque. Don Giussani semblait plonger avec joie et bonheur dans cette discussion, qui dépassait souvent les limites de la classe. Lorsque le cours de religion de don Giussani venait après celui de philosophie, ou inversement, tous deux se retrouvaient sur le palier et le débat s'y poursuivait. Les deux classes sortaient et se regroupaient dans le couloir, et nous restions là à les regarder tous les deux, Miccinesi et don Giussani. C'était comme regarder un match entre l'Atlético et Cruzeiro à Belo Horizonte. Nous suivions ces débats avec passion, nous nous sentions impliqués et nous voyions qu'il ne s'agissait pas d'une confrontation déloyale, discourtoise ou mesquine, mais d'un débat sain. Cela nous a permis de sortir de cette prison de neutralité et d'indifférence à laquelle nous menait la culture du relativisme absolu et de l'individualisme de l'époque. Au contraire, nous avons été invités à entrer dans une lutte d'idéaux, d'idées humanistes, l'idéal du christianisme. À la sortie de la classe, au terme d'un débat intense, Giussani prenait son collègue Miccinesi par le bras et ils se rendaient au bar. Nous rappelons ces années avec plaisir. Je pense que tous ceux d'entre nous qui sont encore vivants gardent le souvenir de ces moments. C'est ce que nous avons fait pendant trois ans lors des rencontres. Bien entendu, l'invitation à se retrouver en dehors de la classe est arrivée par la suite, et le mouvement lycéen a commencé dans les écoles de Milan, avec un siège au centre de la ville, où tous les groupes des écoles de la ville se réunissaient pour faire le « Raggio » (« Rayon », *ndt*). Nous considérions nos groupes comme des rayons au milieu du chaos culturel de l'époque. Les réunions s'appelaient « Raggio » et nous étions les « raggini ». Donc,

pour en revenir maintenant à ce que dit Carrón, le défi a toujours été le suivant : « Comparez ce que je dis, ou ce que dit Miccinesi, ou ce que dit mon collègue, avec votre humanité, avec les réalités authentiques qui sont en vous, avec vos exigences authentiques. » Nous avons tous eu beaucoup de chance pendant ces trois années de lycée. Un de mes camarades de classe est devenu dominicain et il l'est encore aujourd'hui à Paris ; l'un de nos plus grands adversaires de l'époque est aujourd'hui l'un des rédacteurs des documents du mouvement en Italie, et de même pour tant d'autres. Lorsque nous nous rencontrons, nous avons plaisir à évoquer cette époque, car c'est une grande joie d'apprendre à travailler, à jouer notre expérience dans ce qui se passe, dans ce que le monde et la société proposent. Aucun d'entre nous n'était chrétien, mais au cours de ces années, ensemble, ceux qui voulaient être chrétiens sont devenus d'authentiques chrétiens et le sont encore aujourd'hui. Je suis sorti de ma prison de neutralité pour commencer une merveilleuse aventure dont je fais encore partie aujourd'hui. Je considère ma vie comme une belle aventure. Je ne sais pas si je t'ai répondu correctement, mais au moins j'ai essayé de communiquer une expérience.

Intervention : Je suis professeur à l'université, je fais l'École de Communauté, et je rencontre à la fac des personnes et des étudiants qui viennent d'une tradition très éloignée de l'Église. Je voulais te poser une question sur le point 2 de l'introduction, dans lequel Carrón dit, en citant les papes, que le besoin de miséricorde est un signe des temps. En faisant l'école de communauté sur ce sujet, la première réaction est de ne pas comprendre, parce que les gens disent qu'ils ne voient nulle part ce besoin de miséricorde. Et de mon côté, je continuais à penser que l'idée que l'on a besoin d'être pardonné n'est pas évidente, à moins, comme tu le disais, d'être loyal vis-à-vis de sa propre expérience. Je me rends compte que nous avons besoin d'être aidés à aider ces amis pour être assez loyaux vis-à-vis de leur propre expérience pour réaliser que toute personne, quelle que soit son histoire ou ses croyances, a cette exigence de miséricorde. Je voulais donc te demander pourquoi nous avons du mal à percevoir cette exigence en nous-mêmes. Ce n'est

pas tant une curiosité intellectuelle, bien que je sois aussi curieux de comprendre pourquoi, mais c'est une aide pour moi et pour ces amis pour parcourir le chemin et réaliser que chacun, qu'il ait la foi ou non, a cette exigence de miséricorde.

Pigi : La cité a besoin de miséricorde. Celle-ci était déjà née dans le monde grec, dans la *polis*, comme une manière de créer un peu d'humanité dans un monde inhumain. Les grands empires (l'Égypte, Babylone et de nombreux autres empires préchrétiens) ont essayé de le faire. C'était la tentative impérialiste de la société préchrétienne. Mais à l'intérieur de ce monde impérialiste, où la valeur de la personne n'existait pas, mais plutôt la domination de l'empereur, on a créé des lieux où chaque personne pouvait être traitée comme telle, en se sentant libre par rapport au joug de l'empire, et c'est ainsi que sont apparues les *polis*, c'est-à-dire les cités. Et cela continue à être la vocation des cités, même si, lorsque la cité grandit et devient une métropole effrayante, cette origine qui a poussé chacun à fuir la campagne où il était esclave et maltraité, où le propriétaire terrien l'exploitait, où il n'avait ni santé, ni espoir, rien, cette origine peut se perdre. Mais on venait dans la cité pour chercher de l'espoir. Si la cité a pour vocation d'être, disons, le lieu de la libération des personnes et que, au contraire, l'expérience de l'esclavage réapparaît, il devient beaucoup plus essentiel dans la cité de sauver la beauté de la personne, la valeur de la personne. Dans le contexte actuel des grandes villes brésiliennes, ce moteur de sauvegarde de la valeur de la personne, aussi incroyable que cela puisse paraître, c'est la *favela*. J'ai travaillé pendant de nombreuses années, et je le fais encore, dans la pastorale de la *favela* de Belo Horizonte, et nous disons toujours que la *favela* n'est pas le problème, mais la solution. Chaque matin, ses habitants, lorsqu'ils se dispersent dans la ville pour effectuer les travaux les plus humbles et souvent les moins rémunérés, apportent avec eux une charge d'humanité qui se déverse dans la cité. Le facteur le plus humanisant des métropoles brésiliennes, ce sont les *favelas*. Ce sont des gens simples, mais ils ont des racines chrétiennes, depuis leurs origines. Et ce résidu de christianisme suffit déjà pour en faire un élément humanisant plus fort

que l'environnement urbain et que les agglomérations humaines. Par conséquent, j'analyse ce besoin de miséricorde de l'intérieur de mon expérience réduite, disons, de Belo Horizonte, de la périphérie et de la *favela*. Je considère comme essentiel et stratégique le travail de l'Église catholique pour encourager, unir, renforcer la présence des plus humbles dans la grande ville. Il est vrai qu'à partir d'une certaine classe moyenne, la miséricorde n'intéresse personne. Mais ce qui est encore plus vrai, c'est que là où il y a des sources d'humilité, de miséricorde, nous avons une cité meilleure. C'est là où certains ont de la compassion pour les autres que s'ouvre un contexte d'espérance. Je dis cela parce que je suis curé dans une banlieue modeste. Une partie de la paroisse est une *favela* et une autre partie est habitée par la classe moyenne, mais je sens que c'est la *favela* qui nous encourage, qui nous soutient dans le travail pour retrouver une humanité fraternelle. Nous créons des communautés de rue. Dans les milieux modestes, la rue est une sorte de salon commun à toutes les maisons. Nous nous efforçons donc de former de petites communautés de rue, où les familles se rencontrent, s'aiment et s'entraident. Il se peut qu'intellectuellement, dans des analyses sociologiques de plus haut niveau, la charité soit superflue, mais il me semble que dans notre réalité la plus commune, dans la simplicité de nos gens, le goût de la fraternité est très grand. La joie d'être frères apparaît immédiatement. C'est pour cette raison que, dans l'Église de Belo Horizonte, nous avons pour slogan *Réseau de Communauté*. L'Église entend créer sur tout le territoire un réseau articulé de petites communautés. Cela nous semble la pastorale la plus appropriée pour l'avenir. Un professeur d'université a affaire à des gens qui sont peut-être une élite et qui n'ont donc pas cette sensibilité particulièrement développée. Mais j'ai affaire à une réalité beaucoup plus humble. Je ressens la beauté et la joie des personnes qui retrouvent la fraternité et la miséricorde mutuelle.

Intervention : Dans votre réponse à la première question, vous avez mentionné avec beaucoup de passion les discussions entre don Giussani, le professeur de philosophie et tous les étudiants, dont beaucoup se trouvaient dans une position que l'on pourrait

qualifier d'hostile. Face à toutes ces discussions et à ces oppositions d'idées, d'après ce que vous avez vu, d'après ce que vous avez vécu, comment la pensée de don Giussani évoluait-elle face aux positions contradictoires, et comment les acceptait-il ?

Pigi : Il citait souvent cette phrase : « Je suis un homme : rien de ce qui est humain ne m'est étranger » (« *Homo sum : humani nihil a me alienum puto* ». Terence, *Heautontimoroumenos*, v. 77). Il nous le répétait constamment. Mais ce n'est pas une évolution de don Giussani, c'est son point de départ. « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». À tel point qu'il est allé à la rencontre des moines de l'Himalaya et a fait sa thèse sur un grand théologien protestant. S'il y a une personne qui était ouverte à 360 degrés dès le départ à tout ce qui peut exister dans le monde, cette personne est don Giussani. Donc en réalité, tout ce qui pourrait se définir comme l'évolution de la pensée ou des réalités concrètes qui sont nées dans la sphère d'action de don Giussani (CL, Fraternité, Groupe Adulte...) n'est pas une véritable évolution. Il ne faut pas les considérer comme des étapes supplémentaires, mais plutôt comme des expressions de ce qui était déjà implicitement dans cette ouverture à 360 degrés de son humanité. Don Gius avait l'habitude de dire qu'il avait appris cela au séminaire par un professeur qui disait : « Nous sommes ouverts à tout, tout est à nous. Vous y avez déjà pensé ? Un jour viendra où nous ferons cours au troisième ou au quatrième étage, nous sauterons par cette fenêtre et nous ne nous écraserons pas sur le sol parce que le christianisme est une façon de dominer le monde entier ». C'est une sorte de perception fantastique du christianisme. De même que l'homme a inventé l'avion et navigue dans les airs, et que le sous-marin navigue sous la mer, nous posséderons un jour tout, comme ces enfants qui ramassent un jouet et tiennent le monde entier dans leur main. C'est une image minuscule et vague de l'étreinte totale du monde entier et de la domination sur tout. C'est le début de la racine du christianisme. Je ne pense donc pas à une évolution, mais plutôt à l'explicitation de ce qui était déjà là à l'origine, dans la position originelle de la personne de don Giussani. C'est ainsi que CL s'est répandu dans le monde entier, il prend

racine partout, comme la petite plante appelée *tiririca* (herbe à oignon), qui se répand partout.

Bracco : Ce que tu as dit sur la positivité de ce moment m'a touché. La vérité est que dans ce changement d'époque, nous l'avons dit, nous pouvons vivre dans la peur, comme si la négativité l'emportait presque. Mais l'autre jour, j'ai lu quelque chose du Pape sur la plénitude des temps. Lorsque le Christ est né, il n'y avait pas d'évidence nette. C'est comme maintenant. D'une certaine manière, le regard dont tu as parlé est le même que celui que l'on pouvait avoir à l'époque de la naissance du Christ. Mais parfois, une résistance nous domine, comme si le mal l'emportait. Je voulais donc que tu parles de cette idée de temps. Qu'est-ce qui peut nous donner de l'espoir ? Comment cela se passe pour toi, dans ta vie ?

Pigi : La plénitude des temps : un enfant dans une grotte de Bethléem, avec deux bœufs qui s'ébrouent devant lui ; un pauvre pêcheur, un charpentier ; puis, sur la croix, à l'instant de la mort du Christ sur la croix, tout cela n'est pas une plaisanterie. L'instant de la mort du Christ sur la croix est le salut du monde entier. Et saint Jean l'a parfaitement compris lorsqu'il a écrit la phrase par laquelle il décrit la mort du Christ : « Et, inclinant la tête, il rendit l'esprit ». Pentecôte ! Pour saint Jean, la mort du Christ est la Pentecôte. Jésus a prononcé ses derniers mots : « Tout est accompli ! ». Cela signifie-t-il que tout est réduit à zéro, qu'il n'y a plus rien ? Non. Tout est dans cette action du Christ. Dans les premiers baptêmes, des premiers chrétiens, les gens étaient plongés dans l'eau, dans une grande piscine, et quand ils sortaient, ils pouvaient respirer. C'était pour sentir comment le christianisme nous fait respirer. La question de la plénitude des temps est donc très sérieuse. Peut-être que le problème de notre époque n'est pas tant que le monde est négatif, mais que nous avons besoin de toute urgence de retrouver cette joie, cette étreinte infinie. Et si vous voulez une suggestion : le temps pascal ne se termine pas le jour de la Résurrection, mais le jour de l'Ascension et de l'envoi du Saint-Esprit. La descente de l'Esprit vient de l'Ascension du Christ au ciel. Cela me rappelle une

journée à Gudo, dans la banlieue de Milan. Il y a certaines choses qui restent comme un flash dans l'esprit, elles ne disparaissent jamais. Là-bas, il y avait une salle où, un jour, don Giussani a tenu une réunion avec le Groupe Adulte, et il a dit : « Aujourd'hui est un jour spécial parce que nous allons méditer sur l'Ascension du Christ ». Et nous avons tous dit : « L'Ascension ? Monté au ciel ? Comme c'est étrange... » Et il l'a expliqué de la façon suivante : « Le Christ est monté au ciel. De quel ciel parle-t-on ? Notre Père, qui es aux cieux... Et où est-il ? C'est notre vie, c'est la source de vie que nous avons au fond de nous-mêmes. Le Christ, avec son corps ressuscité, est au plus profond de l'être de vous tous et de tous ceux qui, dans le monde entier, n'ont jamais pensé au Christ ». Je vous suggère de méditer à nouveau sur le jour de l'Ascension. Il doit y avoir quelque chose d'écrit à ce sujet. C'est essentiel, car nous sommes souvent mal à l'aise, en voyant tant de souffrance, tant de misère, tant d'injustice. Mais, mes amis, qu'est-ce que tout cela face à la présence du Christ et à son Ascension ? Celui qui tue le catholique juste parce qu'il est catholique, celui qui se fait exploser, jette ses victimes dans les bras du Christ ressuscité. Dans notre ville, Belo Horizonte, le cœur est le trafic. Le quartier dans lequel je vis est comme la main d'une personne. Nous sommes au centre, et de là partent les artères de communication avec toute la ville. C'est la main des trafiquants. Quand ils tuent de façon barbare un de ces jeunes de 18, 17 ou 15 ans, ils pensent lui faire du mal, mais ils le font exploser pour qu'il aille dans l'Éternité. S'ils le savaient, ils ne tueraient plus, car ils veulent leur faire du mal, alors qu'ils leur donnent un passeport pour le ciel. J'en parle aux mères pendant la messe d'enterrement et elles comprennent. Je le vois sur leurs visages. Quelle surprise ! Ce n'est pas une « surprise » métaphorique : c'est la réalité qui nous surprend, la réalité dans laquelle nous sommes plongés jour et nuit. Ce n'est pas l'explosion d'une bombe, mais l'explosion du Christ ressuscité qui est monté au ciel et qui est en chacun de nous. Si quelqu'un dit que c'est être visionnaire, il se trompe. Ce n'est pas une forme abstraite, mais c'est l'essence pure du christianisme, c'est le noyau du christianisme. « J'avais faim et vous m'avez donné à manger, j'avais soif et vous m'avez donné à boire. [...] Toutes les

fois que vous avez fait cela [à l'un de ces plus petits qui sont mes frères], c'est à moi que vous l'avez fait. » Le Christ parle-t-il au sens figuré dans ses paraboles ? Non, ce n'est pas vrai ! C'est la réalité pure et simple. Femme, dans ton enfant se trouve le corps glorieux du Christ ressuscité ! La conscience constante de cette vie qui est la nôtre doit nous empêcher de devenir craintifs, avec un esprit négatif. J'ai soixante-dix-huit ans, je sens le poids de mon corps, et je peux devenir négatif. Mais il ne s'agit que de faire mémoire ! Ce n'est pas se souvenir, c'est « faire mémoire », c'est-à-dire prendre conscience de ce que j'avais oublié, mais qui est la véritable substance du moment que je vis. Simone Weil a dit : « Le temps est cette attente. Le temps est l'attente de Dieu qui mendie notre amour ». Qu'est-ce que le temps ? Je ne vis pas dans un passé qui est déjà passé, je ne vis pas dans un futur qui n'est pas encore arrivé, je vis dans cet instant qui passe, et qui est déjà passé, qui est fluide. Ce flux n'est pas une banalité, c'est Dieu qui m'attend, qui mendie mon amour, qui m'offre une autre chance de sentir que l'instant est le flux de l'amour infini de Dieu, dans le moment que je traverse avec lui. Ce n'est pas l'amour de Dieu qui passe par moi, c'est moi qui passe par l'amour de Dieu. Comme des plongeurs, nous plongeons dans l'amour de Dieu comme un poisson dans l'eau. Le temps qui passe peut sembler des plus ennuyeux, des plus monotones, mais ce sont des moments où Il me donne tout, car dans ce moment qui passe, je ne fais rien pour exister, c'est la gratuité infinie de Dieu qui fait de moi ce que je suis. Une miséricorde sans limites. Laissons-nous alors porter par le flux infini de ce Dieu qui me donne sa vie à l'infini, en cet instant, et dans l'instant d'après, jusqu'à l'instant avec un grand « I », qu'est l'éternité, où le temps devient l'instant plein, dont nous ne pouvons même pas imaginer ce qu'il peut être, mais c'est quelque chose de fantastique ! Nous avons appris tout cela de don Giussani, ce jour-là, dans la salle de Gudo. ■

■ *Don Giussani avec le père Francesco Ricci (à l'arrière-plan)
et Pigi Bernareggi. São Paulo, 1974.*

© *Fraternité de Communion et Libération*



DANS L'INSTANT, IL Y A TOUT

Ce dialogue s'est tenu lieu le 23 juin 2019 avec quelques amis, parmi lesquels Rosetta Brambilla (elle aussi missionnaire dans la capitale de l'État du Minas Gerais) et Marco Montrasi (dit Bracco, responsable de CL au Brésil).

Pigi : Merci, parce que si j'avais lu moi-même le message de Carrón (*voir ci-dessous, p. 43*), je me serais mis à pleurer. Je n'aurais pas réussi. Un jour, Carrón a frappé à ma porte. Je ne savais pas qui c'était : « Je peux te parler un moment ? ». Il m'a posé mille questions auxquelles j'ai répondu. J'ai pensé : « C'est Dieu qui me l'envoie... ». Personne ne m'avait jamais posé autant de questions. Puis il m'a serré dans ses bras et s'en est allé. Je ne sais pas combien de temps après j'ai découvert que c'était Carrón. Et je me suis dit : « Mon Dieu ! » Comment peut-on être autant capable d'aimer les autres, sans les avoir jamais vus ? Je ne l'avais jamais vu, et il ne m'avait jamais vu. Vous imaginez bien qu'avec un message comme ça, je pourrais pleurer pendant toute une année, voire plus.

Rosetta : C'est par amour pour l'histoire, n'est-ce pas, Pigi ?

Pigi : Je sais que je ne sais rien du tout. Tout arrive sans que je m'y attende. Je ne m'attendais pas à ce que tout cela arrive un jour ! Il y a beaucoup de personnes qui vont fêter leurs quatre-vingts ans cette année. Eugenia Scabini, Peppino Zola, Dino Quartana, Maria Rita... (*parmi ceux qui étaient là au début de l'histoire de Gioventù Studentesca, ndlr*).

Bracco : Tu sais, Pigi, j'ai été touché par le fait que dernièrement, Carrón ne cesse de répéter ce mot : *surabondance*. Ces jours-ci, nous avons eu une rencontre avec des éducateurs, et à un certain mo-

ment, je me suis demandé quelle devait être la force la plus importante d'un éducateur, de chacun de nous. C'est de savoir s'il nous est arrivé quelque chose qui nous a fait vibrer, une surabondance. Et j'ai pensé que cette prise de conscience, cette compréhension de ce qui nous est arrivé, c'est comme une bombe atomique, parce que cela arrive à l'endroit le plus intime, sans que personne ne le voie. Je peux être distant, éloigné de tout (je pense à la peur de laisser les jeunes libres), mais paradoxalement, le moment où la bombe atomique a explosé pour chacun d'entre nous n'a pas été quand nous vivions l'événement le plus grand et le plus beau du monde ; peut-être que c'est arrivé plus tard, quand nous étions seuls ou un peu éloignés, alors que nous étions en train de partir : cette bombe atomique m'est tombée dessus lorsque j'ai compris, quand je me suis rendu compte de quelque chose. Et je pensais à cette grâce que nous avons d'avoir un chemin, d'avoir quelqu'un qui nous aide à garder en tête ce moment, le moment durant lequel ma liberté est laissée totalement libre de se rendre compte. Comme ce que te dit Carrón dans son message : c'est ta surabondance. De fait, ce qui m'a toujours fasciné chez toi, toujours, en venant te voir, dans les moments les plus tranquilles – ce n'étaient pas de grandes rencontres –, c'est le fait qu'il y avait toujours une surabondance du Christ : une paix que le Christ génère, une liberté que le Christ génère, qui t'a tout de suite fait devenir comme un père pour moi.

Pigi : Et vice versa.

Rosetta : Cette bombe qui explose, comme tu dis, c'est la conscience de ce que nous avons trouvé, n'est-ce pas ?

Pigi : À quatre-vingts ans, c'est aussi la conscience de ce qui nous attend. Comme la rivière qui s'approche de la cascade et prend de la vitesse. Plus on vieillit, plus le temps passe rapidement. Tu ne te rends pas compte qu'il passe si rapidement parce qu'il est déjà temps de sauter en bas de la cascade.

Bracco : Comment répondrais-tu à cette question sur laquelle nous

avons travaillé dans nos Exercices : « Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? »

Pigi : L'instant. C'est l'instant qui passe. Le temps passe. Dans le temps qui passe, dans l'instant qui passe, tout est là. Ainsi, la bombe atomique est un type d'événement qui advient dans l'instant qui passe. Il ne s'agit pas de choses passées ou futures, mais elles se produisent en ce moment même ; grâce à Dieu, tout existe et tout est. Ne t'es-tu jamais demandé ce qui arriverait si, en cet instant, Dieu ne voulait plus rien faire ? Plus rien n'existerait ! Nous savons que tout existe parce que, en cet instant qui passe et qui est déjà passé, j'en ai perçu l'existence. Donc, quand tu poses la question sur la permanence de la conscience de la grande nouveauté qu'est le Christ, la permanence du Christ n'est pas une sauvegarde permanente du passé, c'est une présence constante dans le présent qui s'étend au passé et inclut le futur. Voilà pourquoi, lorsque nous vieillissons, le temps passe plus rapidement, car c'est une caractéristique du temps que d'être remplacé par l'éternité. Plus on est proche de l'éternité, plus le temps passe rapidement. Je ne sais pas comment mieux l'expliquer. Quand on est jeune, on n'obtient jamais ce qu'on désire. Cela n'arrive jamais ! Jamais ! Quand on vieillit – comme moi –, le temps passe à une vitesse vertigineuse. Et ce n'est pas quelque chose qui nous préoccupe, non, parce que cela contient tout. Dans le moment où cela se passe, il y a tout.

Bracco : La grande peur que l'on éprouve aujourd'hui concerne l'avenir, comme s'il y avait un poids, une incertitude. Cette sensation, inquiétante, que tout se liquéfie sous nos pieds. Mais cela dépend de la faiblesse de la conscience de l'instant.

Pigi : De l'instant qui passe. Non pas que l'instant soit comme... Il passe, il est déjà passé ! Mais c'est dans le passage de cet instant que l'on sent qu'il y a quelque chose, la force de tout, la puissance de tout. Tu as parlé de puissance, d'un événement radical, complètement nouveau. Il se trouve dans cet instant qui passe, cet instant même, qui semble si fragile, si inutile, si fugace, mais dans lequel tout est contenu.

Elenice : Pigi, hier, dans notre groupe Fraternité, une personne a parlé de quelque chose d'analogue à ce dont tu es en train de parler. Elle a dit que cette question – Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? – nous fait penser à quelque chose du passé ou du futur, mais qu'elle s'est rendu compte qu'on devait se poser cette question tous les jours, parce que la question elle-même est dans l'instant. Elle a dit exactement cela. Elle a dit : « Je vais au travail [elle est infirmière et travaille dans un centre de santé, une réalité très dure] et chaque jour, quand je me retrouve face aux personnes, aux patients qui viennent avec mille situations différentes, je me pose cette question », parce que c'est justement là qu'elle se rend compte de ce qui résiste au temps qui passe, en faisant son travail là, parce que c'est là qu'elle vérifie la victoire du Christ.

Rosetta : Dis-nous, en quatre-vingts ans, ce que tu n'as pas perdu de vue, ce que nous ne pouvons pas perdre de vue ?

Pigi : Je ne pensais qu'à une chose : poursuivre ce que j'avais reçu. Nous ne devons pas trop nous soucier du reste, parce que si ce que tu as reçu est ce qui fait tourner le monde, tu imagines bien que c'est la même chose qui fait tourner les gens. Ce que j'ai reçu à GS, c'est la certitude de la présence du Christ en toute chose, toujours, quoi qu'il en coûte, même si le monde venait à s'écrouler : la présence du Christ dans l'instant qui passe, car s'il n'est pas dans l'instant qui passe, il n'existe tout simplement pas. Ce sera un schéma théorique auquel on se réfère de temps en temps, une sorte de refuge ou de retraite spirituelle. La grande découverte que nous avons faite à GS, avec mes amis, est que la substance de l'instant qui passe est la présence du Christ. S'il n'est pas dans l'instant qui passe, il n'existe pas.

Rosetta : Beaucoup d'entre nous pourraient ne pas avoir cette conscience.

Pigi : Mais c'est un don de Dieu, cela s'appelle la foi. La foi n'est pas une capacité des personnes, c'est un don de Dieu. Quand j'étais enfant, ma mère m'a transmis sa foi par sa façon de parler, pendant

qu'elle parlait, à travers les positions qu'elle prenait. Mais ensuite, le monde dans lequel on est plongé est tellement dévastateur et déstabilisateur qu'il détruit tout. Et quand nous étions élèves au lycée Berchet, nous étions au fond du puits. Il y avait un professeur, un certain Miccinesi, qui massacrait les gens. Tout le monde se moquait de Dino Quartana, mon camarade de classe, parce qu'il était gentil et que c'était un ami. C'est lui qui m'a amené à GS. Du coup, au lycée, nous étions les idiots du village.

Bracco : Dernièrement, Carrón nous a dit que la période actuelle semble être marquée par une dislocation totale, peut-être l'une des périodes les plus difficiles, mais il dit toujours que c'est une période fascinante, parce que personne d'entre nous ne dispose d'un tapis roulant pour avancer. Avant, beaucoup de gens pensaient la même chose, donc il n'y avait pas de gros problèmes. Mais aujourd'hui, il faut que quelque chose arrive en moi, sinon...

Pigi : Ce n'est pas que rien n'arrive en moi, mais il est nécessaire que je sois conscient de ce qui arrive en moi. Parfois, on dit : « Cela arrive, cela n'arrive pas ». Mais cela arrive ! C'est toi qui n'en es pas conscient. Mais ce qui arrive, arrive. Cela arrive quoi qu'il arrive, que tu le veuilles ou non, que tu en tiennes compte ou non, en contournant totalement tout ce que l'on pourrait imaginer.

Bracco : Voilà la bombe atomique ! Alors quand on voit nos élèves ou nos enseignants, dans cette période de confusion, si quelqu'un s'en rend compte, c'est un miracle.

Pigi : Le christianisme est un don de Dieu, donc c'est un miracle. Ce miracle *mirabilis* : ce qui suscite l'admiration. Pourtant, cela ne tient pas du miraculeux, mais c'est admirable. Les miracles ne sont pas des phénomènes étranges et incroyables, c'est ce qui nous fascine dans l'instant qui passe. ■



ÉLARGIR LE REGARD

Le 29 novembre 2019, un groupe d'amis qui organisent le projet *Entrepassos* (un cercle de lecture né du désir d'être aidés par la littérature) a rencontré le père Pigi à Belo Horizonte/Minas Gerais. Voici quelques notes de ce dialogue.

Bracco : Lors d'une rencontre avec des religieux en Thaïlande, le Pape a dit : « Le regard de Marie nous incite à orienter le nôtre dans la même direction qu'elle, vers un autre regard, pour faire tout ce qu'Il nous dira. Des yeux qui fascinent, parce qu'ils sont capables d'aller au-delà des apparences, d'atteindre, de célébrer la plus authentique beauté qui se trouve dans chaque personne. Un regard qui, comme nous l'enseigne l'Évangile, rompt avec tous les déterminismes, les fatalismes, les clichés. Là où beaucoup ne voyaient qu'un pécheur, un blasphémateur, un collecteur d'impôt, une personne de mauvaise vie, voire un traître, Jésus a été capable de trouver des apôtres. Et c'est cette beauté que son regard nous invite à annoncer, ce regard qui pénètre, transforme et permet que se révèle le meilleur des autres ».

Pigi : Le regard de Dieu sur nous signifie le regarder, car si nous ne regardons pas, nous ne voyons pas. Ce n'est pas regarder vers Dieu, mais *regarder*. Et je regarde parce que je cherche. Parfois, quelqu'un regarde le sol à la recherche de cinquante centimes pour boire une *chachaça*. Alors il n'y a rien à faire, il regarde seulement comme ça. L'important, c'est ce que tu regardes. Si l'on ne regarde pas Dieu, il ne peut pas nous regarder.

Bracco : Comment cela se produit-il ? Tout le monde se réveille le matin et commence à regarder les choses, et il arrive parfois que

l'on arrive au soir sans avoir rien vu. Il y a une sorte de force étrangère qui nous enlève la possibilité de percevoir quoi que ce soit. N'est-ce pas ?

Pigi : Je pense que s'il y avait vraiment quelque chose qui peut détruire notre regard, alors nous serions comme les protestants. Pour eux, la nature humaine est détruite et le Christ a remplacé la nature humaine par sa Présence. Pour le protestant, l'humain ne compte pas, ce qui compte est d'être remplacé par l'invasion de ce fait nouveau qu'est le Christ. Mais le plus important est que nous sommes misérables. Donc, la raison pour laquelle je cherche est que je suis pauvre, dans le besoin et misérable. Pour être chrétiens, il faut être mendiants, se sentir misérables. Or, le problème d'aujourd'hui, c'est qu'il faut bien s'habiller, avoir une belle apparence, être joli. [Mais] nous attirons l'attention de Dieu parce que nous cherchons Dieu, et non parce que nous avons quelque chose de spécial qui attire l'attention de Dieu. Dieu nous cherchait déjà avant même que nous soyons créés. Par le simple fait qu'il nous a créés, il nous cherche. Mais Dieu nous crée à son image et à sa ressemblance, et nous sommes attirés par cette image et cette ressemblance qui nous rend inquiets, qui nous fait chercher. Je pense donc que l'important est de regarder, de faire attention, d'être attentif.

Bracco : Qu'est-ce qui peut nous aider à avoir cette attention ?

Pigi : C'est comme la varicelle (*que l'on attrape par contagion, nldr*). Voilà pourquoi la compagnie est formidable, parce qu'en découvrant quelqu'un qui regarde, on sent qu'on peut regarder aussi. En entendant que quelqu'un cherche, on arrive à penser que l'on peut chercher aussi.

Bracco : Carrón disait qu'en étant dans une compagnie, on peut voir quelque chose se produire chez quelqu'un d'autre et finir par penser que c'est possible pour soi aussi.

Pigi : Cette recherche, ce désir, je pense qu'il serait impossible de

l'éradiquer de l'être humain, à moins de lui tirer une balle dans la tête et d'en rester là. Il n'y a personne qui échappe à l'attrait pour cet aspect fondamental de l'être qu'est la recherche. Ceux qui vont au Black Friday, par exemple, cherchent eux aussi. Mais ce n'est pas « la recherche », c'est une recherche. Je ne dis pas que ce n'est pas aussi le reflet de « la recherche ». Ce qui crée vraiment la communauté chrétienne, c'est « cette recherche ». La recherche de cela, la nostalgie de cette rencontre qu'aucun Black Friday ne peut satisfaire.

Adriana Mascagni, une jeune fille qui écrivait des chansons à l'époque où nous faisons *Gioventù Studentesca*, a exprimé cela dans sa première chanson :

« Mon Dieu, je me regarde et voilà que je découvre que je n'ai pas de visage ;

Je regarde le fond de mon être et je vois une obscurité sans fin.

Seulement quand je réalise que tu es, comme un écho, j'entends à nouveau ma voix et je renaiss comme le temps du souvenir.

Pourquoi trembles-tu, mon cœur ? Tu n'es pas seul, tu n'es pas seul ; tu ne sais pas aimer, et tu es aimé ;

Tu ne sais pas te faire, et pourtant tu es fait.

Comme les étoiles dans les cieux, fais-moi avancer dans l'Être, fais-moi grandir et changer, comme la lumière qui grandit et change dans les jours et les nuits.

Tu rends mon âme semblable à la neige qui se colore comme tes tendres sommets,

au soleil de ton amour » (*Mon visage*)

Adriana Mascagni montre existentiellement la qualité de la vraie recherche, du vrai regard. C'est pourquoi nous avons pu former une communauté, une vie entre des personnes, non pas en raison des belles qualités des personnes prises individuellement, mais parce que chacun cherche, dans le mystère profond de son être, la rencontre avec le Christ. Il est clair que Dieu nous cherche, toujours, mais le secret est de nous mettre dans une attitude de recherche, de retrouver en nous cette recherche qu'est notre être fait à l'image et à

la ressemblance de Dieu. Notre être cherche ce regard de Dieu, un regard qui est déjà le fruit du fait que nous sommes à l'image et à la ressemblance de Dieu ; c'est de là que vient notre regard : de cette nature transparente, de cette nature de recherche de Dieu.

Bracco : Cela me touche toujours de parler avec toi, cela me marque toujours. Le regard du Christ a besoin de mon regard. Et il n'y a rien qui puisse éliminer cela, pas même le regard de celui qui cherche une pièce pour boire une *cachaça* ; tu vois toujours cette humanité que rien ne peut enlever. C'est quelque chose d'incroyable. Tu es un exemple de ce regard.

Pigi : Le regard est l'expression de la personne. Il n'y a rien qui exprime plus une personne que son regard. Un scientifique, Darwin, a dit que c'est la fonction qui génère l'organe. Si nous avons des yeux, c'est parce que nous sommes des êtres qui cherchent avec le regard. Si nous n'étions pas dans cette recherche constante, nous n'aurions pas d'yeux. C'est parce que nous sommes des êtres transparents. Notre conversation est en Dieu. Lorsque Dieu nous a créés, il a dialogué avec nous, car s'il n'avait pas dialogué avec nous, nous n'aurions pas eu les yeux. La fonction, le besoin de regarder, le besoin d'avoir un regard transparent est ce qui génère l'œil. Cela m'amène à comprendre l'importance de lire, de trouver quelque chose pour que mon œil puisse fonctionner. Si j'avais déjà le livre de la vie, je n'aurais pas les yeux. Je vois donc dans cette façon de lire ensemble une manière de vivre ma recherche profonde, notre personnalité en quête de transparence, de la réponse à toutes nos recherches.

Bracco : Je n'ai pas bien compris quand tu as dit que notre regard est à la ressemblance de Dieu. Tu as dit que pour découvrir ce regard, il faut regarder.

Pigi : Pour découvrir ce regard de Dieu, nous devons exercer notre regard. Nous devons mettre notre regard en action. Ce n'est pas une question moraliste, c'est une question ontologique, une question qui concerne l'être. Notre être est un regard grand ouvert sur

Dieu. C'est pourquoi nous ne cessons de nous redécouvrir aimés de Dieu si nous exerçons ce regard, que nous ne pouvons pas nous empêcher d'exercer car il s'agit d'une structure fondamentale, essentielle, originelle. Cela ne dépend pas de mes capacités. Voilà pourquoi je pense que nous devons nous réunir pour former une communauté, où que nous soyons.

Bracco : Parce que la communauté est la plus grande stimulation pour prendre conscience de cet aspect.

Pigi : Et aussi parce que ce regard est le même regard que celui entre le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. Ils sont impliqués dans le même regard. Donc, plus ce regard est partagé, plus il sera authentique, plus il grandira, plus il nous fera grandir. La croissance humaine n'est pas une question de millions de cellules, la croissance humaine consiste en la découverte de cette union profonde qui existe, cette circulation du regard entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ce n'est donc pas un devoir moraliste, c'est une nécessité structurale de notre personne que de créer une communauté là où nous sommes : famille, travail, quartier.

Bracco : Parce que l'action du nihilisme, cet effet subtil que l'on ne voit pas, c'est la tentative de t'isoler, c'est le contraire de cette compagne.

Pigi : Oui, parce que cet objet-là [le téléphone portable] n'est pas réel, il est virtuel. Et plus on a l'impression d'avoir le monde entre les mains, plus on découvre que la réalité n'est pas là, elle est plus profonde que cela. La réalité virtuelle est clairement commerciale, et elle nuit fortement au réalisme. En particulier parce que ce n'est pas dans le virtuel que nous exercerons notre humanité, notre regard écarquillé sur le Christ. Il s'agit de la structure fondamentale de notre personne.

Marcela : *Entrepastos* est né d'une passion commune pour la littérature. Comment nous aider mutuellement dans ce sens ? Comment pouvons-nous grandir ?

Pigi : Je pense qu'ouvrir un livre, c'est le même geste que regarder, chercher. Chaque fois que vous ouvrez les yeux, vous projetez votre regard. Lire un livre, c'est projeter ce regard sur la réalité. Le livre n'est pas une question d'érudition, mais il s'agit d'ouvrir les yeux sur la réalité, d'exercer cette recherche primitive de notre cœur. C'est comme si le livre était un troisième ou un quatrième œil ou, pour ceux qui sont aveugles, l'œil. Si vous lisez un livre à un enfant qui ne sait pas lire, vous aidez l'enfant à regarder. Et vous qui faites ce geste d'ouvrir le même livre, vous unifiez aussi le regard. C'est comme si tout le monde avait un seul œil. Ainsi, au sein d'une communauté engagée, sincère dans cette recherche du Christ, un livre rend tout plus facile. Dans le groupe, il y a ceux qui sont plus intelligents et ceux qui sont plus distraits, et le fait de lire quelques pages ensemble aiguisé le regard des personnes et les unit dans ce qui compte le plus, à savoir regarder, ou mieux, découvrir un regard qui appartient à tous. Parce que quand on lit un livre, je ne pense pas qu'on doive critiquer ce qui y est dit. Il ne s'agit pas de le lire comme s'il s'agissait d'un débat, ni d'argumenter avec ceux qui ont une opinion différente de la vôtre. Dans le livre, on perçoit la recherche de l'autre, et il ne faut donc pas mettre en doute l'authenticité de l'œil avec lequel l'autre regarde le livre. ■

LE PARADOXE DU CORONAVIRUS

Ici, l'un de ses derniers textes. En avril 2020, le père Pigi a envoyé cette lettre à son amie Rosetta Brambilla, en répondant à une question : comment vis-tu cette période de pandémie ?

On me demande comment je vis cette période du coronavirus. Avec l'angoisse existentielle de savoir que là où manque l'accès aux ressources techniques – en particulier les respirateurs –, les gens meurent étouffés par l'eau formée dans leurs poumons par leur propre organisme. Angoisse existentielle, aussi, de percevoir l'opposition surréaliste entre la valeur des personnes (sauver les vies) et celle de l'économie (sauver les entreprises) que le monde nous offre, même après deux mille ans de christianisme.

Pour moi, qui ai consacré une grande partie de ma vie à la question des sans-abris, surgit aussi l'angoisse existentielle de percevoir que le « chez soi » n'est plus (et même, n'a jamais été) la principale référence en matière d'équilibre et de bien-être des personnes pour une grande partie de la population, qui réagit négativement à la sage recommandation des Nations Unies et des gouvernants les plus raisonnables : « Restez chez vous ».

De là découle un motif d'angoisse supplémentaire : l'esprit de désobéissance par rapport aux nouvelles normes de vie, au nom de son propre critère, individualiste et relativiste. C'est ce que le pape Benoît XVI a dénoncé lors de sa visite à l'université de Ratisbonne, où il a enseigné pendant de nombreuses années. C'est de ce relativisme individualiste que naît le plus grand danger du troisième millénaire selon Jean-Paul II : « la culture de mort ».

Saint François d'Assise dit dans son *Cantique des Créatures* : « Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur la Mort corporelle, à qui nul homme vivant ne peut échapper ». Pour lui, il n'existe aucune réalité créée par Dieu qui ne porte en elle une bénédiction. Il en va de même pour le coronavirus. En effet, là où le virus apparaît, immédiatement, un ensemble de mesures et de facultés humaines entrent nécessairement en action : sciences, technologies, solidarité sous de multiples formes, structures de soutien, recherche de vaccins, aides financières. Les gouvernements sont obligés de laisser de côté de nombreuses opérations d'importance douteuse, pour mettre rapidement en place des actions efficaces en faveur du peuple. Les partis eux-mêmes perdent de leur importance au profit du « bien commun ». L'horizon est plus digne, plus décent, plus idéaliste, plus fraternel. En bref, la vie est paradoxalement plus heureuse, plus utile, plus nécessaire, plus intéressante, plus « aimée ». Même les conversations du quotidien deviennent moins ennuyeuses, moins vides, moins futiles. La relation humaine s'humanise. La perspective finale se divinise.

C'est pour cette raison que le chant du cierge pascal de ces jours-ci (*l'Exultet*) dit : « Heureuse était la faute qui nous valut un tel Rédempteur ! ».

Ainsi, ces jours-ci, avec mes collègues du *Convivium Emaús* (foyer pour prêtres âgés du diocèse de Belo Horizonte, ndlr), nous nous retrouvons tous les jours pour réciter le chapelet à l'intention du monde frappé par le coronavirus, car nous voulons participer nous aussi à tant de bonnes œuvres, à tant d'esprit de service, à la purification de tant de cœurs : nous voulons vivre cette période inventée mystérieusement par le Créateur de toutes les créatures : « Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre frère Coronavirus ! ». ■

« FRÈRE CORONAVIRUS »

Contribution du père Pigi à la retraite de l'Avent des prêtres de CL d'Amérique latine, organisée en visioconférence le 30 novembre 2020.

Historiquement, jusqu'au siècle dernier, l'Église a cultivé avec succès l'antique tradition de l'importance de « l'Exercice de la bonne mort » dans la vie de la communauté chrétienne. Je me suis souvent demandé pourquoi il en était ainsi, sans parvenir à le comprendre. Je me disais : « Je ne sais pas, peut-être parce que c'était un genre de christianisme pessimiste et sombre... ». Mais voilà, maintenant, dans les circonstances actuelles de la pandémie, la perception de l'extrême actualité du thème de la mort, ou plutôt de la cause et de la finalité de la mort, est apparue spontanément en moi. Ce thème interpelle notre conscience chrétienne. C'est en répondant à un groupe de *Memores Domini* qui me posaient différentes questions sur le sens de l'expérience de la pandémie pour la vie de cette communauté, que m'est venu spontanément à l'esprit de rappeler les versets du *Cantique des Créatures* de Saint François d'Assise :

« Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur, la Mort corporelle, à qui nul homme vivant ne peut échapper :
Malheur à ceux qui meurent en état de péché mortel ;
heureux ceux qu'elle surprendra faisant ta très sainte volonté,
car la seconde mort ne pourra leur nuire. »

J'avoue avoir été un peu perdu au début, puis j'ai analysé certains éléments que je partage avec vous aujourd'hui, en espérant être en phase avec votre perception de la valeur de l'expérience que vit notre monde en ce moment.

La pandémie est un facteur récurrent dans l'histoire de l'humanité.

Le terme utilisé est « peste », qui revient souvent dans les prières et les supplices de l'Église suppliante, qui demande d'être libérée « de la faim, de la peste et de la guerre ». Dans ma ville natale de Milan, lorsque j'étais enfant, chaque fois que je me rendais au centre-ville, je passais devant le Lazaret (un terme qui renvoie à la parabole du pauvre Lazare dans l'Évangile). Il s'agissait d'un grand bâtiment en forme de cour circulaire, où les « pestiférés » des pandémies de l'époque étaient confinés pour mourir. Les personnes contaminées qui parvenaient à s'échapper ou à ne pas être enfermées dans ce lieu de mort étaient considérées par la population comme des « semeurs », c'est-à-dire des personnes mauvaises qui propageaient la maladie vraisemblablement en enduisant les portes des maisons la nuit. Elles étaient persécutées par la population, capturées et soumises à une justice sommaire, puis enterrées n'importe où, pour ne pas contaminer la population. Ce n'est que lorsque la science a découvert des vaccins, des médicaments et des traitements et qu'elle les a mis à disposition du monde entier que la terreur des endémies a disparu de l'inconscient collectif mondial, tout comme les lieux de confinement. La dernière pandémie, source d'angoisse générale alors que la science disposait encore de peu de moyens, a été la grippe espagnole au début du XX^e siècle.

La consternation actuelle face à la pandémie de coronavirus est attribuée à juste titre au fait que l'inconscient collectif, soutenu par la science et l'Organisation Mondiale de la Santé, a été pris par surprise. *Mors tua, vita mea* : ce dicton latin est une définition très concise de la dynamique caractéristique de la vie, depuis ses origines jusqu'à notre vie actuelle. Toute la dynamique de la vie dans le cosmos, depuis le moment de son apparition, est ici contenue. À l'époque moderne, le grand scientifique et théologien Teilhard de Chardin a exprimé cette dynamique avec l'image de la trajectoire de toute la réalité existante : du **point alpha (Big Bang ?)** à la réalité finale, le **point oméga (le Christ cosmique)**.

Or, l'énergie nécessaire à tout cette dynamique, c'est la **mort du Christ**. La Croix du Christ embrasse jusque physiquement et scien-

tifiquement l'univers entier, la totalité de l'existence humaine, avec une intensité et une créativité surprenantes – dans notre cas, essayez d'imaginer la force vitale avec laquelle un seul spécimen de coronavirus s'installe dans une cellule vivante immensément plus grande que lui et, en exploitant tous ses éléments vitaux, produit rapidement plus de cinq cents nouveaux coronavirus... vraiment *mors tua, vita mea*, et avec quelle fantastique prolifération de vie !

Mais qu'est-ce que la mort ? Les anciens pensaient – voyez le passage du *Cantique* de saint François – qu'il y avait deux morts, ou deux phases de la même mort : la première, la mort corporelle ; la seconde, la mort éternelle et spirituelle. La première mort ne concernerait que le corps visible : d'où l'idée du « dortoir », en grec *koimetérion* (cimetière), dans lequel les personnes dont le corps est déjà mort resteraient en attendant la mort définitive ou la béatitude tout aussi définitive lors du « jugement dernier ». Pendant ce temps-là, les gens auraient l'occasion de se débarrasser de tout ce qui ne concorde pas avec la béatitude éternelle – c'est le purgatoire.

Selon le *Cantique des créatures* de saint François, la seconde mort aura lieu lorsque le temps et l'espace prendront fin : tout convergera dans l'éternité et, selon l'option spirituelle de chacun, il y aura la béatitude éternelle ou la damnation éternelle de ceux qui ne cherchent que le mal – qui est le **néant**.

Contrairement aux anciens, nous ne pensons plus à la mort en deux étapes, entrecoupées d'un purgatoire. Aujourd'hui, nous concevons la mort comme un fait global, qui affecte toute notre structure humaine, corps et esprit. Dans cette structure globale qui est la nôtre, la mort du Christ est tout, à chaque instant. En effet, nous ne vivons pas dans le passé, qui est déjà passé ; ni dans le futur, qui n'est pas encore arrivé ; mais nous vivons notre vie en cet instant, dans lequel le Christ est « présent », c'est-à-dire qu'il fait le don de Lui-même-mort-et-résurrection. Nous portons toujours en nous la mort du Christ, en espérant participer de sa résurrection. C'est ainsi que tous les facteurs de la mort, y compris le corona-

virus, sont une part vivante de notre vie en Christ, et nous pouvons donc, oui, malgré l'opinion du monde, l'appeler « frère », comme François nommait sa mort corporelle. Saint Jean en a eu l'intuition lorsqu'il a décrit dans son Évangile la mort du Christ comme le point oméga de toute la création : « Et inclinant la tête, **il rendit l'esprit** » – expression consciemment ambivalente : « il mourut » et « communiqua la Vie éternelle de son Esprit Saint ». C'est ici que la grande définition de notre relation avec le Seigneur, qui est aussi la loi de la vie dans tout l'univers, acquiert sa vérité la plus sublime : *Mors TUA, vita MEA.*

Quel rapport tout cela a-t-il avec la retraite de l'Avent ? Le mot Avent signifie « arrivée, venue ». La mort, notre sœur, constitue notre heureuse arrivée à la destination finale : l'étreinte éternellement instantanée du Christ, **point oméga de toute la vie de l'univers**. Lorsque, dans les monastères contemplatifs, un membre de la communauté meurt, les cloches sonnent à toute volée comme le jour de Pâques, et ce à juste titre, car c'est le véritable *dies natalis...* mais pour combien de ceux qui sont morts de la pandémie n'y a-t-il eu ni musique ni chant ?

Notre frère coronavirus aura-t-il apprécié ? ■



■ Pigi et Rosetta dans deux moments de fête
aux Œuvres Educatives Don Giussani.



MA VIE AVEC PIGI

par Rosetta Brambilla

Repenser à ma vie avec Pigi, c'est retracer un long chemin, qui a commencé à Milan et s'est achevé au Brésil, un chemin vers Dieu, passé par la souffrance, la douleur, le sacrifice et la joie.

J'ai rencontré Pigi à Milan quand j'allais à la messe de *Gioventù Studentesca* à l'église Santo Stefano et à l'école de GS ; puis, je l'ai gardé à l'esprit comme l'une des personnes qui ont donné leur disponibilité pour la mission à Belo Horizonte.

Quand je suis arrivée à São Paulo, au couvent des Petites Sœurs de l'Assomption, je me souviens très bien être allée avec Lucia Virtuani à Belo Horizonte en 1967 pour rencontrer certains de nos amis : Nicoletta, Maria Rita, d'autres filles et nos séminaristes, parmi lesquels Pigi.

Je me souviens comme si c'était hier du jour où Pigi est arrivé, le visage empreint de douleur, parce que nos amis s'étaient précipités pour sauver de leurs propres mains le peuple qu'ils voyaient opprimé par tant de situations.

En restant avec eux, nous avons perçu l'atmosphère qui régnait, et ce que don Gius leur avait écrit en 1962 nous est revenu à l'esprit : « Peu importe ce que vous réussissez à faire, ce qui est décisif, c'est ce que vous réussirez à Être » et : « Rappelez-vous deux règles fondamentales pour construire Son œuvre, qui est le début de notre œuvre : 1) L'abandon à Dieu, la prière ; 2) La familiarité simple entre vous ». Et ce sont précisément ces indications de don Gius

dont je me suis nourrie, tout comme Pigi, qui m'ont sauvée le long du chemin.

Don Giussani me disait dans une lettre de 1968 : « C'est une époque terrible où l'on abandonne le niveau du Mystère du Christ pour tout interpréter comme cela nous semble le plus juste... Dieu t'a mise dans le monde et t'a fait partir pour le Brésil pour aider les hommes et pour leur faire connaître Jésus-Christ et les aider à vivre la vie chrétienne qui est la vraie vie humaine ». Gius a toujours été proche de nous.

Le 9 mars 1999, don Giussani m'a envoyé une lettre qui disait : « Sers maintenant le plus grand nom parmi nos missionnaires, celui de Pigi. Mais Pigi a également été à l'origine des tout débuts du Mouvement en ce qu'il fait revivre l'Idéal de notre Mouvement, en ce qu'il fait revivre le CHRIST aujourd'hui tel que Pierre et Jean le voyaient hier. Embrasse Pigi de ma part et ne le quitte pas. Si quelque chose t'en empêche, trouve le moyen de nous le dire ».

Quand je suis venue vivre à Belo Horizonte, j'ai collaboré avec Pigi dans la Pastorale des *Favelas*, en créant des communautés chrétiennes dans les *favelas* de la région Nord de Belo Horizonte, et en répondant à leurs nécessités : indemnités pour le logement, approbation de la loi Pro Favela qui donne le titre de propriété à la famille qui vit dans la *favela*... En étant proche de lui, j'ai respiré avec lui le Mystère dans la réalité.

J'ai vécu avec Pigi en 1977 et 78, chez lui : je préparais ses repas, je rangeais sa chambre...

En vivant pendant de nombreuses années dans le même quartier, je le rencontrais tous les jours le matin à la Sainte Messe, j'écoutais ses paroles, je discutais avec lui des choix à faire... tout en le voyant en action avec les gens. Et il n'y avait pas un jour où je n'avais pas devant moi la Rencontre faite avec don Giussani, notre histoire, et j'étais pleine de Gratitude.

Ces dernières années, il a été une aide précieuse pour toutes les personnes qui travaillent dans les Œuvres Éducatives Don Giussani,

avec ses interventions profondes, capables de montrer la voie lors de nos réunions semestrielles.

De temps en temps, j'invitais des amis à dîner chez moi, pour qu'ils puissent rencontrer Pigi personnellement et lui poser des questions. Il aimait rencontrer les gens et leur dire ce qui était important pour lui. Pigi adorait quand Bracco venait, et il tenait beaucoup à venir dîner pour discuter avec lui.

Obéir à don Gius en restant aux côtés de Pigi, dire mon oui chaque jour, c'était simplement la possibilité de répondre à l'amour de Dieu pour moi et pour notre précieuse Histoire.

Durant toutes ces années avec Pigi, presque soixante, nous avons réalisé que l'on ne perd rien de tout ce qui nous a été donné, car tout est présent dans Sa Présence. ■



LE MESSAGE DE JULIÁN CARRÓN POUR LE 80^E ANNIVERSAIRE DU PÈRE PIGI

Très cher Pigi,

je profite de Bracco pour t'envoyer mes vœux pour ton anniversaire. Je t'imagine plein de gratitude pour la fidélité du Seigneur à ta vie, depuis ta première rencontre avec don Giussani, après laquelle tu n'as plus été le même. Combien de fruits a générés ton « oui », qui a ouvert largement l'horizon de la foi jusqu'à te conduire au Brésil, où tu es resté jusqu'à aujourd'hui avec une fidélité que j'envie.

Je te demande de prier constamment pour le grand arbre du mouvement et pour moi, afin que rien ne puisse jamais nous séparer de l'amour du Christ, tout comme rien – pas même les difficultés, les malentendus et les souffrances – n'a pu te séparer de Lui.

Par l'intercession de don Giussani, je demande à la Vierge que ta présence parmi le peuple continue à témoigner de cette surabondance de vie que le Christ fait expérimenter à ceux qui cèdent à son attraction unique. Seule Sa présence victorieuse résiste au choc du temps, ta longue vie en atteste.

Je te salue avec les paroles que don Giussani t'a écrites en 1999 et que tu as lues lors du *New York Encounter* l'année dernière : « Je prie le Seigneur qui t'aime, comme le Christ t'aime maintenant et a aimé

ses disciples, pour qu'Il ne s'estompe jamais dans ta mémoire – non pas dans le souvenir, mais dans la mémoire. Merci surtout pour ce que tu as donné à l'humanité au nom et par amour du Christ ».

Tous les amis du mouvement t'adressent leurs meilleurs vœux pour ton 80^e anniversaire !

Julián Carrón
Milan, le 6 juin 2019

POUR DON PIGI À L'OCCASION DU 50^E ANNIVERSAIRE DE SON ORDINATION SACERDOTALE

Très cher Pigi,

La phrase que tu as choisie pour commémorer tes 50 ans de sacerdoce résume ta vie : « Ne rien préférer au Christ » (Saint Cyprien). Saint Benoît en a fait la règle de sa vie : « Ne rien préférer à l'amour du Christ ». Et toi avec lui.

Dans ce changement d'époque – que don Giussani avait déjà perçu dans les années 50 et auquel il avait tenté de répondre en allant enseigner au lycée Berchet, où tu l'as rencontré –, à un moment où tout semble s'écrouler, c'est en Lui seul que réside la sécurité de notre vie.

Tu nous témoignes du fait qu'aucune capacité, qu'aucun projet humain ne peut répondre au besoin infini de nos contemporains. Ce n'est que si le Christ se rend présent dans une humanité changée par Lui, dans la vie de l'Église, que l'homme peut recommencer à espérer et à regarder sans crainte ses difficultés et ses blessures.

Qu'ont été ces 50 années qui sont les tiennes, sinon le spectacle de la fidélité de Dieu qui n'abandonne pas ceux qui se laissent saisir par Lui ? C'est ton humilité et ta simplicité de cœur qui ont permis au Seigneur de faire des merveilles à travers toi, dans cette histoire particulière née de la rencontre inattendue avec un jeune Brésilien au début des années soixante, « suivie avec fidélité, c'est-à-dire avec

obstination », disait don Giussani. Tu as été le fruit de cette obstination : tu es parti pour cela et tu es resté seul pour cela.

L'amour du Christ présent t'a fait traverser de nombreux événements, parfois dramatiques, et a fait de toi un signe d'espérance toujours plus grand pour tes *favelados*, qui se sentent regardés de la même manière que Jésus regardait les pauvres de l'Évangile : avec cette tendresse unique – tellement correspondante à l'attente d'un regard qui se poserait sur eux – au point de s'exclamer chaque fois qu'ils Le rencontraient : « Nous n'avons jamais rien vu de tel ! ». (*cit.*). C'est la même surprise qui anime le pape François avec ses gestes désarmés.

Je trinque donc avec toi et avec tous les amis qui te fêtent, parce que tu nous témoignes du fait que le charisme donné à don Giussani à l'époque où tu étais un jeune lycéen convient encore pour l'homme d'aujourd'hui, qu'il est encore utile pour notre parcours humain. Et cette confirmation est un don pour toute l'Église et pour nous tous dans le mouvement, qui devons tout comme toi vérifier la foi, dans la fidélité à la forme d'enseignement à laquelle nous avons été confiés.

*Avec affection,
père Julián Carrón
le 17 décembre 2017*

MESSAGE AUX AMIS BRÉSILIENS ET À TOUT LE MOUVEMENT DE CL POUR LA MORT DU PÈRE PIGI

« La créature nouvelle naît de l'élection du Christ qui l'insère dans cette compagnie humaine suscitée par Son Esprit qu'est l'Église. Cette élection assume toujours une expression historique concrète » (L. Giussani–S. Alberto–J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 123).

Chers amis, ces paroles de l'école de communauté que nous venons de travailler décrivent la vie du père Pigi Bernareggi, entièrement vécue au sein de cette forme historique concrète qu'est le charisme et entièrement marquée par deux fidélités. Tout d'abord, la fidélité de Dieu, qui l'a choisi pour faire progresser Son plan de salut et ne l'a jamais abandonné. Ensuite, la fidélité de Pigi, qui a reconnu et suivi l'appel du Mystère, qui l'avait rejoint en 1954 dans une classe du lycée Berchet de Milan avec l'accent caractéristique de don Giussani. Il s'est souvenu toute sa vie de ce qu'a été son « beau jour » : « Comme un ouragan, il était entré dans nos vies – et nous attendions déjà le prochain cours ». Pourquoi ? « Il nous demandait d'utiliser la raison de manière nouvelle, non plus appliquée à formuler des schémas et à cataloguer des notions, mais ouverte à la découverte du mystère de l'être, à la transparence du sens ultime de l'expérience humaine ».

À travers don Giussani, le christianisme a fait irruption dans sa vie comme un événement présent : « Ce que j'ai reçu à GS [Jeunesse Étudiante, première dénomination du mouvement Communion et Libération, *ndt*], c'est la certitude de la présence du Christ en toute chose, toujours, quoi qu'il en coûte, même si le monde venait à s'écrouler : la présence du Christ dans l'instant qui passe, car

s'il n'est pas dans l'instant qui passe, il n'existe tout simplement pas. Ce sera un schéma théorique auquel on se réfère de temps en temps, une sorte de refuge ou de retraite spirituelle. La grande découverte que nous avons faite à GS, avec mes amis, est que la substance de l'instant qui passe est la présence du Christ. S'il n'est pas dans l'instant qui passe, il n'existe pas ». Pigi nous rappelle que le Christ est quelque chose qui nous arrive maintenant. C'est son plus grand héritage.

C'est pourquoi sa devise sacerdotale était : « Ne rien préférer au Christ » (Saint Cyprien). Cette conscience a fait de lui un acteur dans le témoignage quotidien auprès des habitants des *favelas* de Belo Horizonte. Il n'a jamais suivi d'autre chemin, même lorsqu'il a dû traverser les sombres vallées de la solitude et de la maladie. Il a toujours suivi la méthode humble de Dieu. Combien de fruits a portés sa disponibilité à suivre cette méthode !

Dans une lettre de 1999 à Rosetta – qui a partagé jusqu'au bout avec Pigi l'aventure brésilienne –, don Giussani parlait de lui comme du « plus grand nom parmi nos missionnaires. Mais Pigi a également été à l'origine des tout débuts du mouvement. Pour moi, Pigi incarne l'idéal de notre mouvement en ce qu'il fait revivre le CHRIST aujourd'hui tel que Pierre et Jean le voyaient hier ».

Demandons que l'idéal incarné par Pigi envahisse notre vie, afin que ce que Pierre et Jean ont vécu, et Pigi avec eux, devienne toujours plus une expérience quotidienne pour chacun de nous aussi : « J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni les anges ni les Principautés célestes, ni le présent ni l'avenir, ni les Puissances, ni les hauteurs, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur » (Rm 8, 38-39).

*Avec affection,
père Julián Carrón
Milan, le 23 janvier 2021*

SOMMAIRE

Introduction <i>par Marco Montrasi</i>	2
La miséricorde et la théologie du peuple <i>par Marco Montrasi</i>	4
La plénitude des temps	9
Dans l’instant, il y a tout	20
Élargir le regard	26
Le paradoxe du coronavirus	32
« Frère Coronavirus »	34
Ma vie avec Pigi <i>par Rosetta Brambilla</i>	39
Message pour le 80 ^e anniversaire du père Pigi <i>par Julián Carrón</i>	43
Message pour le 50 ^e anniversaire de l’ordination sacerdotale <i>par Julián Carrón</i>	45
Message pour la mort de Pigi <i>par Julián Carrón</i>	47

CL

Communion et Libération